

LE BORD DE L'EAU

AVRIL 1995



JULES CÉSAR

de Shakespeare

par le
Théâtre des Égrégores

Jules César, de Shakespeare, version « Amazone », bigre, me dis-je, à quand une version « bestiaire » ?

Ce qui prouve comme l'on peut-être bête parfois. Le mieux, quand on s'en tire d'une formule aussi lapidaire c'est d'aller voir de quoi il en retourne.

C'est ce que j'ai fait.

Pas facile de trouver avec ça ; en plein campus, dans un patio - autant dire sur un coin de pelouse entre quatre HLM ! De quoi s'extasier sur la prodigalité de ces municipalités qui n'hésitent pas à ruiner leur budget pour aider les arts.

Malgré tant de bonne volonté pas une salle de libre, pas un amphî, pas un entrepôt. Rien quoi... Ou ce petit coin, en plein air, mais ils ont prévu des couvertures et une garbure à l'extracte.

La scène : des palettes de bois, les gradins ; des bouts de palettes de bois...

Deux télévisions sur la gauche, quelques projecteurs... L'ai-je assez dit, c'est ça le théâtre, trois fois rien qui deviennent tout...

Car voici, le spectacle commence. Comme du Jarry, avec trois Ubu bien bibendesques qui roulent en hurlant, riant, d'une juste hystérie.

LE JULES DE CES DAMES

Et c'est parti ; trois, quatre heures. Et malgré l'inconfort, la fraîcheur de l'air, je tiens, je tiens bon.

Parce que voilà ; ça jaillit de partout, les actrices y sont insaisissables : comme dans la vie, les femmes... Belles, douloureuses, rieuses, effondrées, moqueuses, renaissant sans cesse... Ces beaux phénix que ces amazones...

« Que ce soit par les édits de Jean-Paul II, écrit Cédric David - qui a mis en scène ce singulier César - ou par les fatwas coraniques, la femme reste prisonnière de ses actes autant que de ses non-actes. »

C'est ce qui s'appelle avoir bien ficelé le cadeau !

Et, poursuit Cédric David « Si demain pourtant, les femmes

avaient, comme elles ont pouvoir de vie, celui de décision ? »

Que ce jour vienne mes frères, qu'il vienne vite ! Ce qui serait n'est-ce pas, « accepter d'elles les mêmes erreurs » (que les hommes).

Que voulez-vous, ce César-Amazone est une vraie fête, un quelque part qui ne se cherche même pas de raison. Tout tombe juste, admirablement juste dans cet enchevêtrement de palettes de bois, de lumières, de sons. Car on n'a pas cherché ici la facilité. Moi je pense qu'ils sont fous d'avoir osé. Ils sont fous mais ils ont raison. L'ambition ça paie parfois, et là, ça rembourse de toutes les peines un tel spectacle. César mourra, on s'en doute un peu, mais ce sera l'orgasme suprême. Cette « sensualisation » réconcilie même avec la mort. Ce lien passionnel, pour tout dire un tantinet homosexuel qui unit les soldats au Grand Chef, là, peut se jouer à plein. Tuer pour l'homme, - pour l'homme qui en tue un autre -, c'est sans doute castrer. La mort venant de la femme, a pour l'homme, quelque chose de l'orgasme absolu. Car j'ai vu ça moi, dans cette version : tout converge vers un coït fantastique, fantasmatique, magnifique. On se jette sur le mort aimé comme en une dernière étreinte.

« Quoi, César le génial stratège, César le dictateur accompli, le héros parfait dix fois prévenu des Ides de Mars et néanmoins incapable de déjouer le complot, d'empêcher sa mort ?

Je crois qu'il la désire, qu'il la commet même : elle est sa seule, son unique filiation. »

Et le bégaiement de Brutus (prodigieuse Martine Coste) est bien le signe du trouble... Quoi de plus radical que la mort, que le coït pour tout achèvement ? Et Cassius, (une Emily Esquère que l'on voudrait comme ennemie personnelle) se substitue déjà à César, s'offre enfin, jouit de ce meurtre comme d'une jouissance qu'elle sait pourtant à jamais ajournée.

« C'est une mort pour deux naissances », conclut Cédric David.

D.E.B